Document generated on 08/06/2025 11:15 p.m.

Tangence

Explorations géopoétiques au confluent de la littérature, de la géographie et de la botanique
Geopoetic explorations at the intersection of literature, geography and botany

Rachel Bouvet

Number 125-126, 2021

Publier à la tangence de la littérature, des arts et des sciences : spécial 40e anniversaire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1083862ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1083862ar

See table of contents

Publisher(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (print)
1710-0305 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bouvet, R. (2021). Explorations géopoétiques au confluent de la littérature, de la géographie et de la botanique. *Tangence*, (125-126), 43–55. https://doi.org/10.7202/1083862ar

Article abstract

This article presents the different stages of my transdisciplinary explorations, born of the need to create links and multiply occasions for meetings between disciplines and between the persons who represent them. The first part, devoted to geopoetics, is a theory-to-practice model that seeks to create a “new territory” where the sciences, arts and literature come together. The issue, in other words, is a transdisciplinary field where research and creation are conceived as the two essential components of a sensitive and intellectual approach aimed at intensifying the relationship to the world. Transdisciplinarity is defined here as a place of meeting outside all disciplines, but outside the university context as well insofar as researchers and artists work together, thereby creating bridges between the university and the community. The second part focuses on situating the geopoetic approach of the literary text in relation to other critical approaches exploring the links between literature and geography, namely, geocriticism, literary geography and literary mapmaking. The third part, finally, presents the botanical approach to literature recently developed by the research group *L’imaginaire botanique*, an approach that falls within the intersection of geopoetics and ecocriticism and focuses on botany, geography and philosophy. An approach first presented in terms of interdisciplinarity but which became trandisciplinary in scope as well.

Tous droits réservés © Tangence, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Tangence nos 125-126, 2021, p. 43-55.

Explorations géopoétiques au confluent de la littérature, de la géographie et de la botanique[1]

Rachel Bouvet
Université du Québec à Montréal

Tangence, frontière, confluence : trois termes proches sur le plan sémantique, qui désignent tous le contact – entre les lignes, les sphères, les pays, les communautés, les cours d'eau –, trois métaphores souvent utilisées pour décrire la jonction des disciplines. La tangence évoque le frôlement, les rencontres ponctuelles, éphémères, tandis que la frontière peut prendre la forme d'une ligne ou d'une zone où se négocie l'altérité sous toutes ses formes[2], où se multiplient les interactions, les échanges, les dialogues, les heurts aussi, parfois ; la confluence suggère l'idée du mélange, du mouvement, d'une dynamique où tous les éléments sont amenés à bouger. Ces métaphores me serviront de guides pour mieux comprendre d'où me vient ce besoin incessant de créer des liens, de multiplier les occasions de rencontres entre les disciplines, entre les êtres qui les incarnent. C'est en effet ce qui caractérise mon parcours universitaire. Initiée très tôt à la recherche interdisciplinaire telle qu'elle se pratique en sémiologie, je me suis tournée vers la géographie dès le début de mon questionnement sur l'espace. Le dialogue entre

1. Je tiens à remercier mon assistant de recherche, Jean-Pascal Bilodeau, pour l'aide à la recherche et à la révision, ainsi que le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

2. Voir à ce sujet Rachel Bouvet, « L'altérité des frontières », dans Daniel Chartier et coll. (dir.), *Frontières*, Montréal/Bergen, Imaginaire | Nord, coll. « Isberg », 2017, p. 11-28.

littéraires et géographes[3] a pris assez rapidement un tour transdisciplinaire à partir du moment où nous avons cofondé un atelier de géopoétique. Si la transdisciplinarité semble bien admise dans certains secteurs, comme celui des sciences, ou des sciences humaines, il est en revanche moins fréquent de voir des rapprochements entre les différents secteurs, entre les arts et les sciences par exemple. J'expliquerai dans les pages qui suivent comment la géopoétique cherche à créer un « nouveau territoire » au confluent de la littérature, des arts, des sciences de la terre et des sciences humaines, un champ transdisciplinaire où la recherche et la création sont conçues comme les deux volets essentiels d'une démarche sensible et intellectuelle visant à intensifier le rapport au monde. Cette implication dans le domaine géopoétique m'a amenée à développer une approche géopoétique du texte littéraire, une approche transdisciplinaire dont je présenterai plus loin quelques aspects dans le but de la situer par rapport à d'autres approches théoriques explorant les liens entre littérature et géographie, soit la géocritique et la géographie littéraire, qui peuvent être considérées quant à elles comme des approches interdisciplinaires. Étant donné la proximité entre la géopoétique et l'écocritique, je me suis par la suite associée à une spécialiste de cette approche pour explorer conjointement une dimension encore peu étudiée du rapport à la Terre dans le domaine littéraire, à savoir la composante végétale. L'étude de l'imaginaire botanique[4] nous a amenées à tisser des liens avec la botanique, de même qu'avec d'autres domaines du savoir : géographie, philosophie environnementale, histoire du végétal, etc. Comme je l'expliquerai plus loin, ce qui se présentait au départ sous l'angle de l'interdisciplinarité a fini par prendre une envergure transdisciplinaire.

Un nouveau territoire transdisciplinaire

Fréquemment désignée sous la métaphore du champ par Kenneth White, son fondateur, la géopoétique se présente moins comme une sous-discipline ou une approche théorique que comme

3. Ce dialogue a donné lieu à un ouvrage collectif, que j'ai dirigé avec Basma El Omari (*L'espace en toutes lettres*, Québec, Nota bene, 2003).
4. En plus de Stéphanie Posthumus, cochercheure, l'équipe de recherche « L'imaginaire botanique », financée par le CRSH, comprend cinq collaborateur·trice·s de l'Université d'Angers ainsi que des assistant·e·s de recherche. Voir le site web imaginairebotanique.uqam.ca.

un champ de recherche et de création transdisciplinaire. Le « champ du grand travail[5] », comme il se plaît à le nommer, accueille autant des écrivain·e·s que des scientifiques, des artistes, des urbanistes, des architectes, des enseignant·e·s, des chercheur·se·s, des gens qui ont en commun le fait d'être avant tout des voyageur·se·s, des flâneur·se·s, des lecteur·trice·s, des créateur·trice·s. À cette métaphore spatiale souvent utilisée dans le domaine de la recherche de manière générale vient s'ajouter celle de « territoire ». En effet, la géopoétique cherche à créer un nouveau territoire[6], un espace ouvert sur le monde – il faut pouvoir respirer à pleins poumons si l'on veut intensifier son rapport au dehors ; un espace ouvert aux multiples disciplines artistiques et scientifiques, en particulier celles qui se rapportent aux sciences de la terre (géographie, géologie, océanographie, botanique, etc.), de même qu'aux sciences humaines, la philosophie notamment ; un espace valorisant le partage des regards et des savoirs dans le but de mener de concert un ensemble d'explorations. L'enjeu principal consiste en effet à développer un rapport sensible et intelligent à la Terre en tirant parti à la fois des réflexions et des démarches poétiques, le terme « poétique » étant entendu au sens large, c'est-à-dire comme une manière de composer avec des mots, des roches, des images, des traces, des sons, des pétales recueillis dans le creux de la main, etc.[7]. Si la poésie – la littérature de manière générale – y occupe une place de choix, cela s'explique par le fait que son fondateur est un poète, mais aussi parce qu'elle a joué un rôle considérable aux différentes étapes de son développement[8].

5. Kenneth White, *Le champ du grand travail. Entretiens avec Claude Fintz*, Bruxelles, Didier Devillez éditeur, 2003.
6. Voir Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahiers Figura », 2008.
7. La poétique est ici conçue comme une « dynamique fondamentale de la pensée » (Kenneth White, « Le grand champ de la géopoétique », *La géopoétique. Présentation* [En ligne], mis en ligne le 1er janvier 2008, consulté le 20 janvier 2021, URL : http://www.kennethwhite.org/geopoetique/), elle met à profit « toutes les forces du corps et de l'esprit » (Kenneth White, « Que faut-il entendre par "poétique" ? », *Considérations premières* [En ligne], mis en ligne le 1er février 2009, consulté le 20 janvier 2021, URL : www.geopoetique.net/archipel_fr/institut/introgeopoetique/textes_fond_geopoetiques2.html).
8. Au Québec, c'est au Département d'études littéraires de l'UQAM qu'a été fondé *La Traversée – Atelier de géopoétique*, en 2005. Voir le site web https://latraverseegeopoetique.com/. Cela dit, chaque atelier s'est développé de

C'est un territoire transdisciplinaire dans la mesure où il ne s'agit pas seulement d'entrecroiser les perspectives géographiques, scientifiques, littéraires, philosophiques et artistiques pour susciter des échanges, il s'agit bel et bien d'un lieu de rencontre situé au-delà de ces disciplines, ce qui oblige chacun·e à faire un bout de chemin pour découvrir la perspective de l'autre. Dans son manifeste sur *La transdisciplinarité*, le physicien Basarab Nicolescu explique que celle-ci « concerne, comme le préfixe "trans" l'indique, ce qui *est* à la fois *entre* les disciplines, à travers les différentes disciplines et *au-delà* de toute discipline[9] ». D'ailleurs, cela mérite d'être souligné, certaines propositions du Centre international de recherches et d'études transdisciplinaires (CIRET), fondé par Nicolescu, recoupent certains aspects de la géopoétique, qui se présente comme un « champ de convergence potentiel surgi de la science, de la philosophie et de la poésie[10] ». En effet, l'article 5 de la Charte établie en 1994 au Portugal, lors du premier Congrès Mondial de la Transdisciplinarité, stipule que « [l]a vision transdisciplinaire est résolument ouverte dans la mesure où elle dépasse le domaine des sciences exactes par leur dialogue et leur réconciliation non seulement avec les sciences humaines mais aussi avec l'art, la littérature, la poésie et l'expérience intérieure[11] ». Il importe de noter que la « vision transdisciplinaire » du CIRET s'est établie à partir des sciences pures, un secteur où il est courant pour les équipes de recherche de rassembler des chercheur·se·s issu·e·s de différentes disciplines scientifiques. C'est sans doute pour cette raison que le questionnement sur la transdisciplinarité y occupe une place importante[12]. Ainsi que le remarque Claude Debru, organisateur d'un colloque sur ce sujet, il est beaucoup plus difficile d'établir des dialogues entre les secteurs :

> On constate assez fréquemment, au moins dans certains pays, et en particulier le nôtre [la France], que l'interface entre les

manière différente. Au Chili, par exemple, ce sont des architectes qui ont lancé le mouvement.

9. Basarab Nicolescu, *La transdisciplinarité. Manifeste*, Monaco, Éditions du Rocher, coll. « Transdisciplinarité », 1996, p. 66, l'auteur souligne.
10. Kenneth White, *Le plateau de l'albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1994, p. 27.
11. CIRET, « Article 5 », *Charte de la transdisciplinarité* [En ligne], mis en ligne le 8 juillet 2020, consulté le 20 janvier 2021, URL : https://ciret-transdisciplinarity.org/chart.php#fr.
12. C'est là en effet que se trouve le plus grand nombre de publications sur le sujet.

> sciences de la nature et les sciences humaines et sociales n'est pas suffisamment développée et construite. Il n'y a pas suffisamment de dialogue entre les communautés et cela est dommageable aux uns comme aux autres[13].

À cela, il faudrait ajouter que les dialogues entre le secteur des sciences pures et celui des arts et lettres sont encore plus rares[14]. S'il n'y a pas eu de rapprochement plus important entre le CIRET et la géopoétique, c'est parce que certaines divergences sont vite apparues. La transdisciplinarité repose en effet sur la « mise en œuvre d'une axiomatique commune[15] », ainsi que le soutient Fernand Dumont, pionnier de la recherche transdisciplinaire dans le domaine des sciences humaines au Québec. Dans un article consacré à ce penseur, Serge Cantin explique que c'est moins l'interaction entre disciplines qui importe que l'élaboration d'un certain nombre de principes de base. Il souligne également le fait que l'exploration des questions de recherche repose en grande partie sur l'imagination, cette faculté permettant selon Gadamer de se mettre « au service du sens de ce qui est digne d'être interrogé, du pouvoir d'ouvrir les vraies questions[16] ».

Là où la géopoétique se distingue le plus des autres formes de transdisciplinarité, c'est sans doute dans son rapport à l'institution. Contrairement au CIRET, parrainé par l'UNESCO et œuvrant uniquement dans le champ universitaire, la géopoétique est loin de se limiter au cadre universitaire et institutionnel ; elle tient même à opposer une résistance à toute emprise de la part d'une institution[17]. La place

13. Claude Debru, « Introduction », dans Claude Debru (dir.), *La transdisciplinarité. Comment explorer les nouvelles interfaces*, Paris, Hermann, coll. « Visions des sciences », 2011, p. 14.
14. À cet égard, il est intéressant de noter que, dans le collectif dirigé par Debru, un seul article évoque la question des lettres, sans donner d'exemples de transdisciplinarité.
15. Serge Cantin, « Interdisciplinarité et transdisciplinarité chez Fernand Dumont », *Laval théologique et philosophique*, vol. 55, nº 1 (*Fernand Dumont sociologue, philosophe et théologien*), février 1999, p. 55.
16. Hans-Georg Gadamer, « Le problème herméneutique », *Archives de philosophie*, nº 33, 1970, p. 13, cité par Serge Cantin, « Interdisciplinarité et transdisciplinarité chez Fernand Dumont », art. cité, p. 57.
17. Voir l'article de Michèle Duclos : « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », dans Laurent Margantin (dir.), *Kenneth White et la géopoétique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Ouverture philosophique », 2006, p. 193-200. La deuxième différence fondamentale qu'elle met à jour est que le CIRET accorde une grande importance à la mystique, à la spiritualité, à la pensée mythique et aux symboles, suivant en cela la pensée de Gilbert Durand, qui a fait partie du centre ;

importante occupée par la création n'y est sans doute pas étrangère. Recherche et création forment en effet deux volets inséparables pour cheminer toujours plus loin dans la compréhension du monde dans lequel nous vivons. L'idée selon laquelle la recherche et la création se stimulent l'une et l'autre peut sembler évidente ; dans les faits, cela l'est beaucoup moins, surtout quand cela implique de décloisonner les secteurs de recherche institués. Il suffit d'observer les structures mises en place par les institutions liées au développement du savoir (facultés, universités, organismes subventionnaires) pour le constater. La géopoétique est transdisciplinaire dans la mesure où c'est un champ de recherche *et* de création, favorisant du même coup le décloisonnement, le mouvement, la liberté de déplacement d'une discipline à une autre : des géographes ou des architectes se font poètes, des écrivains s'adonnent à la photographie ou se mettent à l'apprentissage de la botanique, des chercheurs expérimentent la création, etc.

Le rapport privilégié à la Terre, rappelons-le, est l'un des pivots de la géopoétique. D'ailleurs, comme le fait remarquer Michèle Duclos dans « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », les premiers articles publiés dans les *Cahiers de géopoétique* étaient liés davantage aux « sciences de la terre (exploration du globe, géographie, ethnographie)[18] » qu'à la littérature. Le débat ne porte pas sur des questions juridiques et politiques (droit international, nationalité), comme c'est le cas au sein du CIRET. L'objectif est plutôt de développer, d'enrichir le rapport à la Terre à l'aide de recherches, de lectures, de voyages, autrement dit par le biais d'un travail sur soi, mettant à contribution aussi bien la sensibilité, les facultés mentales que l'effort physique. La culture est envisagée chez White comme « la manière dont l'être humain se conçoit, se travaille et se dirige[19] », à la faveur d'un rapprochement entre les verbes « se cultiver » et « cultiver » : « Si pratiquer l'agriculture, c'est tenter de faire rendre à un champ ce qu'il peut donner de meilleur, pratiquer la culture (humaine), c'est essayer

---

les géopoéticiens, de leur côté, privilégient le rapport au réel, la dimension sensible, et se méfient de tout ce qui peut les en éloigner. Voir à ce sujet l'opuscule de Kenneth White, *Géopoétique et sciences humaines* (Bruxelles, L'atelier du héron, coll. « Latitudes », 2010).

18. Michèle Duclos, « Les chemins transdisciplinaires de la géopoétique », art. cité, p. 196.

19. Kenneth White, *Une stratégie paradoxale. Essais de résistance culturelle*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 1998, p. 172. Voir aussi son essai *Le plateau de l'albatros* (ouvr. cité), présenté comme une introduction à la géopoétique.

de faire rendre au champ de l'être humain le maximum d'être : de présence, de perception, de compréhension, d'expression, de communication[20]. » Intensifier le rapport de l'être au monde, le rendre plus harmonieux : voilà l'un des buts visés par la géopoétique. Dans le domaine des études littéraires, elle a donné lieu à une approche qui se distingue des autres approches théoriques découlant du tournant spatial, étant plutôt de nature interdisciplinaire.

Approches théoriques au croisement de la littérature et de la géographie

Si les études littéraires, tout comme la géographie, peuvent être considérées comme étant « interdisciplinaires de façon inhérente en raison de leur étendue[21] », ce n'est que depuis la fin des années 1990 que le dialogue entre littéraires et géographes a pris de l'ampleur. Comment a-t-il généré l'apparition de nouvelles approches théoriques ? C'est ce que je tenterai de voir rapidement en examinant les principaux postulats de la géocritique et de la géographie littéraire[22].

La géocritique se définit comme une approche interdisciplinaire de la littérature dont l'objet n'est pas, selon Bertrand Westphal, « l'examen des représentations de l'espace en littérature, mais plutôt celui des *interactions* entre espaces humains et littérature[23] ».

20. Kenneth White, *Une stratégie paradoxale*, ouvr. cité, p. 173.
21. Julie Thompson Klein, « Une taxinomie de l'interdisciplinarité », trad. de l'anglais par Valérie Bélanger, *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 7, nº 1, octobre 2011, p. 19. Klein souligne également le développement de nouveaux domaines interdisciplinaires, comme les sciences de l'environnement ou les études féministes et de genre, qui sont abordés par d'autres comme étant transdisciplinaires (voir Irene Dölling et Sabine Hark, « She Who Speak Shadow Speaks Truth: Transdisciplinarity in Women's and Gender Studies », *Signs*, vol. 25, nº 4 (*Feminisms at a Millennium*), été 2000, p. 1195-1198 ; Alain Létourneau, « La transdisciplinarité considérée en général et en sciences de l'environnement », *VertigO* [En ligne], vol. 8, nº 2 (*La nature des sciences de l'environnement : quels enjeux théoriques, pour quelles pratiques ?*, dir. Alain Fréchette et coll.), octobre 2008, mis en ligne le 18 février 2009, consulté le 20 janvier 2021, URL : https://www.erudit.org/fr/revues/vertigo/2008-v8-n2-vertigo2774/019961ar/).
22. Pour la cartographie littéraire, qui n'est pas abordée ici faute de place, voir l'article de Bertrand Lévy, « Cartographie, littérature et résonance régionale. Une approche critique » (dans Rachel Bouvet (dir.), *Littérature et géographie*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Approches de l'imaginaire », 2018, p. 167-182), qui présente une synthèse des travaux sur ce sujet.
23. Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », dans Bertrand Westphal (dir.), *La géocritique mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, p. 17 ; l'auteur souligne.

En plaçant le lieu habité au centre des débats, la géocritique propose d'adopter un point de vue pluriel sur la littérature à partir des différentes pratiques artistiques que sont le cinéma, la peinture, la photographie, l'architecture, tout en tirant profit de certaines notions élaborées en géographie, en géographie culturelle surtout, et en philosophie. Dans son essai *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Westphal détermine les « quatre points cardinaux de l'approche géocritique[24] », à savoir la multifocalisation, la polysensorialité, la stratigraphie et le stéréotype. Cette démarche comparatiste réunit les textes, films ou autres représentations artistiques propres à un lieu donné, afin de rendre compte de la pluralité des regards, variant selon que le point de vue est endogène (écrivain·e originaire du lieu visé), exogène (voyageur·se), ou allogène (écrivain·e migrant, par exemple). Certaines notions empruntées à la géographie culturelle, notamment en ce qui concerne la polysensorialité et la géographie des émotions, sont convoquées pour analyser les textes. En ce sens, il s'agit bien d'une démarche interdisciplinaire, si l'on se fie à la définition proposée par Jean-Gaël Barbara[25] :

> En première approximation, la *pluridisciplinarité*, c'est l'étude d'un même objet, de manière non ou peu coordonnée, par des disciplines différentes ; la *multidisciplinarité* est une première tentative de discussion autour d'un concept unique commun ou d'un ensemble restreint de concepts objectivés par des approches différentes ; *l'interdisciplinarité* entre dans la logique du tiers inclus dès lors que le ou les concepts considérés dépassent les modes d'objectivation particuliers qui ont permis de les définir [...][26].

Même si la recherche inclut certains objets artistiques tels que films, photos, peintures – une pratique assez courante dans le domaine

24. Bertrand Westphal, *La géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2007, p. 200.
25. Bien entendu, il existe diverses manières d'envisager les distinctions entre interdisciplinarité et transdisciplinarité. Pour certains, comme Jean-Pierre Kesteman, le vocable « transdisciplinarité » aurait tout simplement remplacé dans les années 1990 celui qui prévalait à partir des années 1970, celui d'interdisciplinarité, créant au passage une triple ambiguïté, sur les plans épistémologique, social et universitaire. Voir Jean-Pierre Kesteman, « L'Un, le Multiple et le Complexe. L'Université et la transdisciplinarité », *A contrario*, vol. 2, nº 1, 2004, p. 89-108.
26. Jean-Gaël Barbara, « La transdisciplinarité, concept et enjeux : la leçon des neurosciences », dans Claude Debru (dir.), *La transdisciplinarité*, ouvr. cité, p. 187 ; l'auteur souligne.

littéraire[27] –, il n'en demeure pas moins que la géocritique est une approche adoptée uniquement par des chercheurs en littérature qui ont fait migrer certains concepts et connaissances issus de la discipline géographique pour analyser des textes littéraires[28]. Étant donné que les équipes ne comptent pas de spécialistes en dehors de la littérature comparée, il ne s'agit pas d'une interdisciplinarité coopérative[29].

La géographie littéraire, en raison de son émergence très récente, est loin d'être définie de manière univoque. Pour Michel Collot, qui, en 2014, a publié *Pour une géographie littéraire*, cette appellation regroupe l'ensemble des recherches menées à l'intersection de la littérature et de la géographie[30]. Il a lui-même contribué à ces recherches en étudiant la poésie à partir des notions d'horizon et de paysage et en dirigeant de nombreux ouvrages interdisciplinaires, réunissant philosophes, littéraires, géographes[31]. Les géographes ne l'envisagent pas de la même façon. Pour eux, ce terme désigne l'ensemble des recherches, de plus en nombreuses, portant sur la littérature. Marc Brosseau a en quelque sorte ouvert la voie en utilisant certains concepts d'analyse littéraire pour comprendre comment les romans faisaient eux-mêmes de la géographie[32]. À l'intérieur de cette

27. De la même façon, les pratiques interdisciplinaires dans le domaine des arts et des lettres sont monnaie courante ; il suffit de penser au livre d'artiste, par exemple, qui fait appel à l'écriture et aux arts visuels. Voir à ce sujet l'article de François Paré (« Gilles Lacombe et le livre d'artiste : résistance et transdisciplinarité », *Francophonies d'Amérique*, n° 13 [*Francophonies et résistance*], été 2002, p. 129-138), qui conçoit l'intermédialité comme une forme de transdisciplinarité.
28. Il s'agit là de la géocritique élaborée en France dans le cadre de la littérature comparée ; d'autres chercheur·se·s définissent la géocritique de manière sensiblement différente. Voir par exemple le dossier de la revue *Épistémocritique* consacré à la géocritique (vol. 9, mis en ligne le 3 janvier 2012, consulté le 20 janvier 2021, URL : https://epistemocritique.org/category/la-revue/volume-9-geocritique/) ou encore les travaux sous la direction de Robert Tally (*Geocritical Explorations. Space, Place and Mapping in Literary and Cultural Studies*, New York, Palgrave Macmillan, 2011). Dans tous les cas, il s'agit d'une démarche interdisciplinaire.
29. Voir Julie Thompson Klein, « Une taxinomie de l'interdisciplinarité », art. cité, p. 22.
30. Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions José Corti, coll. « Les essais », 2014.
31. Voir la bibliographie dans Rachel Bouvet (dir.), *Littérature et géographie*, ouvr. cité, p. 247-256.
32. Marc Brosseau, *Des romans-géographes. Essai*, Paris, L'Harmattan, coll. « Géographie et cultures », 1996.

branche de la géographie, Muriel Rosemberg propose de distinguer deux sous-ensembles : d'une part, la géographie littéraire, qui serait un peu le pendant de l'histoire littéraire (qui a longtemps prévalu), consacrée à l'analyse du fait littéraire *dans l'espace* ; d'autre part, la « géo-littérature », qui proposerait une analyse *de la spatialité* par des géographes. Selon cette division, la géographie littéraire vise à réécrire l'histoire des œuvres en tenant compte de l'inscription des œuvres dans l'espace, de la situation géographique des écrivain·e·s, des zones concernées par les publications, de leur réception en fonction des différentes aires culturelles ; en ce sens, les études menées par Franco Moretti dans son *Atlas géographique* ou encore les études connues sous le nom de *mapping* en font partie. Par contre, le but de la géo-littérature est de « contribuer à la géographie par le savoir que portent des œuvres, en s'interrogeant donc sur la spatialité *dans* la littérature[33] » :

> Aussi ne faut-il pas voir dans le monde inventé par l'écrivain une représentation restituant, plus ou moins, une réalité du monde [ce que les géographes faisaient au début, en considérant la littérature comme un document], mais un *dispositif* qui porte une pensée sur le monde. […] En l'incarnant dans la pratique d'un lieu, dans la rencontre effective d'une personne et d'un lieu, l'écrivain *montre* comment s'éprouve l'espace ; il ne dit pas ce qu'est la spatialité, il la montre en action. […] [La littérature] rend donc visible/sensible la spatialité, ce qui est une façon d'en donner une intelligibilité[34].

Si les géographes et les littéraires s'intéressent à la spatialité littéraire, ils le font sans pour autant dépasser le cadre de leur discipline. Il n'en va pas de même pour l'approche géopoétique, qui interroge de manière plus globale le rapport de l'être au monde. Certes, la méthode emprunte des notions issues de la géographie (paysage, mobilité, habiter, œcoumène, toponyme, etc.), des notions remodelées de manière à rendre possible l'analyse des paysages littéraires, des parcours des personnages, du rapport entre les cartes et les textes, etc. Mais ce qu'elle emprunte aussi à cette discipline, c'est sa méthode principale d'investigation, l'exigence du « terrain », l'exploration *in situ* constituant un élément incontournable de la

33. Muriel Rosemberg, « La spatialité littéraire au prisme de la géographie », *L'espace géographique*, vol. 45, n° 4, 2016, p. 289 ; l'auteure souligne.
34. Muriel Rosenberg, « La spatialité littéraire au prisme de la géographie », art. cité, p. 292 ; l'auteure souligne.

démarche, tout comme la recherche-création qui provient quant à elle des domaines artistiques[35]. Enfin, la géopoétique multiplie de manière générale les échanges multidirectionnels avec les autres disciplines, que celles-ci proviennent des arts, des sciences humaines ou des sciences pures.

Parce que la démarche transdisciplinaire cherche à suivre les problèmes « jusqu'où ils nous mènent[36] », à la manière des cours d'eau sans cesse en mouvement, parce qu'elle ne se développe pas à partir de la réflexion sur des concepts ou sur des méthodes, mais à partir des questions qui s'ouvrent en cours de route, l'un des aspects du rapport à la Terre m'est soudain apparu intrigant : comment expliquer le rapport paradoxal que nous entretenons avec le végétal, un élément somme toute assez négligé, alors qu'il est pourtant essentiel à la survie de l'espèce humaine ? C'est ce qui a donné le coup d'envoi à la mise sur pied d'une équipe de recherche sur l'imaginaire botanique.

L'approche botanique de la littérature

Dans le but de montrer qu'une relation dynamique avec l'univers végétal peut se créer lors du contact avec un texte littéraire, une première étape a consisté à délimiter un corpus (une soixantaine de récits écrits en français depuis les années 1980) et à analyser la manière dont les plantes circulent dans et à travers les textes. La deuxième étape a suscité une réflexion sur les modes d'appréhension du végétal dans la littérature. Quels sont les principes de base de la lecture botanique d'un texte littéraire ? D'abord, il est nécessaire d'opter pour une approche interdisciplinaire de manière à pouvoir intégrer les connaissances provenant de la botanique et des théories de l'espace, car il est impossible de comprendre le fonctionnement des plantes sans tenir compte de la spatialité. Qu'elles soient cultivées ou qu'elles poussent à l'état sauvage, elles sont enracinées dans le sol et s'épanouissent dans les milieux qui leur conviennent. Elles ne sont pas immobiles pour autant, elles circulent grâce au vent, aux

35. Voir Rachel Bouvet, *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen, J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015.

36. Fernand Dumont, « Itinéraire sociologique », *Recherches sociographiques*, vol. 15, nos 2-3 (*La sociologie au Québec*), 1974, p. 256, cité par Serge Cantin, « Interdisciplinarité et transdisciplinarité chez Fernand Dumont », art. cité, p. 57.

animaux et aux humains, qui plantent, cultivent, jardinent, voyagent et font du commerce. Ensuite, c'est la posture de lecture qu'il faut remettre en question : refuser la posture anthropocentrique et porter son attention vers le végétal, voilà qui suppose un effort conceptuel. Plutôt que de mener une analyse thématique de type habituel, où les actions des personnages, leurs pensées, la dynamique humaine autrement dit, tiennent le premier rôle, il s'agit plutôt d'entamer des recherches sur les plantes évoquées et décrites, de situer les déplacements (des personnages et des plantes) et les actions sur une carte, de manière à comprendre la dynamique propre au végétal dans tel ou tel texte littéraire[37]. Cette approche se situe à la croisée de la géopoétique et de l'écocritique, deux mouvements qui, malgré certaines divergences, possèdent de nombreux points communs[38], et elle convoque du même coup différentes disciplines : la botanique, la géographie, la philosophie environnementale, l'histoire des sensibilités, etc. Laisser la pensée cheminer au contact du végétal, vagabonder dans des régions (encore) inexplorées, cela amène à sortir du texte, à faire non seulement des promenades inférentielles au cours de l'acte de lecture[39], mais aussi des promenades encyclopédiques, dans le but de mieux comprendre l'origine ou les caractéristiques de certaines plantes, ou encore d'organiser des rencontres avec des spécialistes de botanique. Il s'agit, autrement dit, de se laisser guider par la curiosité et de ne pas hésiter à donner à la recherche une dimension collective (ce qui n'est pas très courant dans le domaine littéraire). L'interdisciplinarité – *a fortiori* la transdisciplinarité – requiert en effet, selon Guy Michaud, une

> attitude d'esprit [...] faite de curiosité, d'ouverture, de sens de l'aventure et de la découverte ; et aussi de l'intuition qu'il existe entre toutes choses des relations qui échappent à l'observation

37. Cette approche est présentée dans l'article rédigé par Rachel Bouvet, Stéphanie Posthumus et Noémie Dubé, « Cultivating the Botanical Imaginary », à paraître en 2021 dans le volume *Plant Poetics* dirigé par Joella Jacob, Isabel Kranz et Solvejg Nitzke.

38. Voir à ce sujet l'article coécrit par Rachel Bouvet et Stéphanie Posthumus, « Eco- and Geo- Approaches in French and Francophone Literary Studies », dans Hubert Zapf (dir.), *Handbook of Ecocriticism and Cultural Ecology*, Berlin/Boston, Walter de Gruyter, coll. « Handbooks of English and American Studies », 2016, p. 385-412.

39. Voir l'ouvrage d'Umberto Eco, *Lector in fabula* [1978], trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris, Grasset et Fasquelle, coll. « Figures », 1985.

> courante, des analogies de comportement ou de structures. […] [Elle requiert des chercheurs qu'ils soient] ouverts au dialogue, capables de reconnaître ce qui leur manque et ce qu'ils peuvent recevoir d'autrui[40].

Les spécialistes en littérature sont donc amené·e·s à affiner leur sensibilité au végétal, à la fois sur le plan esthétique, en tâchant de distinguer des formes imperceptibles à l'œil, par exemple, et sur le plan de l'imaginaire, en expérimentant un décentrement de l'humain vers le végétal.

*

À la manière du rhizome, qui ne cesse de se répandre pour que de nouvelles ramifications se développent, les recherches sur les plantes ont progressivement dépassé la sphère de l'analyse littéraire pour s'aventurer plus loin. En effet, ces travaux ont mené à la constitution d'un Groupe de recherche interdisciplinaire sur le végétal et l'environnement (GRIVE), dans lequel collaborent des chercheur·se·s de diverses provenances : biologie végétale, histoire de la forêt, géographie, sciences de l'environnement, histoire de l'art, études littéraires (approches écocritique, épistémocritique, sémiotique, géopoétique, humanités numériques). Autrement dit, une interdisciplinarité coopérative, universitaire, s'est progressivement élaborée ; elle est encore en dormance, parce que les financements demandés n'ont pas été obtenus. En mettant sur pied de nouveaux projets tournés vers le partenariat avec des organismes non universitaires, l'équipe compte s'ouvrir à d'autres manières d'envisager le rapport au végétal, sous l'angle pratique (jardins botaniques), créateur (organismes culturels) ou militant (comité de défense d'un boisé, par exemple) ; un élargissement qui semble prendre tranquillement la forme d'une confluence là où il y avait auparavant des frontières interdisciplinaires, ou encore des tangences sporadiques entre des domaines éloignés.

---

40. Guy Michaud, « Conclusions générales », dans Léo Apostel et coll., *L'interdisciplinarité. Problèmes d'enseignement et de recherche dans les universités*, Paris, Organisation de coopération et de développement économiques, 1972, p. 297, cité par Serge Cantin, « Interdisciplinarité et transdisciplinarité chez Fernand Dumont », art. cité, p. 52.